



Josephine Poupilou

Le jour où je t'ai rencontré



LE JOUR OÙ JE T'AI RENCONTRÉ

Josephine Poupilou

Copyright ©2026 Victory Storm

Editeur: Tektime

Traducteur (ita --> fr): Elisabeth Grelaud

Cover: Projet graphique de Victory Storm

Tous droits réservés. Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite ou diffusée, sous quelque forme que ce soit, par photocopie, microfilm ou tout autre moyen, sans l'autorisation de l'éditeur.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les personnages et les lieux mentionnés sont des inventions de l'autrice et ont pour seul but de conférer une apparence de véracité au récit. Toute analogie avec des faits, des lieux ou des personnes, vivantes ou décédées, est purement fortuite.

LE JOUR OÙ JE T'AI RENCONTRÉ

Lucille n'avait que dix-neuf ans lorsque sa mère l'a chassée de la maison. Livrée à elle-même, elle est allée vivre dans l'immense domaine qu'elle avait hérité de sa grand-mère.

Huit ans ont passé depuis lors et, soudain, sa demi-sœur Nicole, qu'elle n'a jamais pu supporter, la contacte pour lui proposer de passer Noël ensemble et de tirer un trait sur le passé.

Lucille accepte et, lors du dîner de la veille de Noël, elle fait la connaissance du futur mari de Nicole, Xavier Blanc. À sa grande surprise, elle découvre l'avoir déjà rencontré cinq ans plus tôt.

Ce passé commun fait naître aussitôt une certaine complicité entre les deux jeunes gens, mais Nicole n'a aucune intention d'accepter une intrusion de Lucille dans sa vie.

Alors pourquoi l'a-t-elle invitée à la fête ? Nicole souhaite-t-elle réellement renouer les liens ou s'est-elle rapprochée Lucille dans un but caché ?

« Je n'y arrive pas », soupirai-je faiblement, à bout de forces, en regardant ma silhouette défraîchie dans le miroir. Entre-temps, Yvette essayait de me coiffer en un chignon parfait et Margot s'affairait à dissimuler ces profonds cernes qui semblaient ne plus vouloir me quitter.

« Ne dis pas de bêtises ! Tu t'en sortiras très bien ! Ce n'est qu'un dîner ! » tenta de me rassurer Margot en appliquant une troisième couche de correcteur sous mes yeux.

« Un dîner avec ma mère et sa nouvelle famille que je n'ai pas vus depuis six longues années », lui rappelai-je en essayant de contenir l'angoisse qui me nouait l'estomac.

« C'est justement pour cela que tu dois y aller ! Tu dois leur montrer tout ce qu'ils ont manqué pendant tout ce temps ! Leur prouver que leur abandon ne t'a absolument pas détruite et que tu t'en es sortie victorieuse... Mieux encore, que tu es aujourd'hui plus forte qu'avant », tenta de me convaincre Yvette.

« Victorieuse, moi ? Mais vous m'avez vue ? »

« Oui, tu es magnifique ! » répliqua aussitôt Yvette avec un large sourire.

« Je ne suis pas magnifique ! Je suis épuisée, je dors mal, je n'ai pas un sou, je suis éternellement au chômage et je croule sous les dettes et les inquiétudes à cause de la santé de Chucky ».

« Ne dis pas ça ! Tu dois commencer à voir les choses sous un autre angle ! »

« Lequel ? » demandai-je, acerbe.

« Déjà, tu es très belle. Et puis tu as même perdu quelques kilos ».

« Grâce à une colique qui m'a contrainte à jeûner pendant presque une semaine. Même aujourd'hui, je ne me sens toujours pas en forme », lui rappelai-je en repensant à l'état dans lequel j'avais été jusqu'à cinq jours plus tôt.

« Une colique qui t'a quand même fait perdre des kilos et t'a permis d'entrer dans cette magnifique robe fourreau Chanel », renchérit Margot.

« Une robe que je ne pourrais même pas me permettre, étant donné que je suis complètement fauchée », rétorquai-je, déprimée, en laissant glisser mes

doigts tremblants sur cette magnifique robe vert émeraude qui appartenait à Yvette.

« Cela n'a aucune importance. La seule chose qui compte en ce moment, c'est que cette robe te donne une allure terriblement chic et qu'elle met en valeur tes yeux et ton teint clair. Et puis tu as toujours dit que tu ne voudrais jamais faire savoir à ta mère, ou pire encore à ta demi-sœur à quel point ta situation financière est difficile ; avec cette robe et les Louboutin de Margot, personne ne pourra te prendre pour une pauvre fille malchanceuse. Sans compter que tu vis dans un véritable palais entouré d'hectares de jardin ».

Si seulement la réalité était aussi simple, aurais-je voulu lui répondre. Un an plus tôt, j'avais épuisé la totalité du compte hérité de ma grand-mère à cause des incessants travaux d'entretien qu'exigeait cette immense villa. J'avais reçu des propositions d'achat, mais l'idée de me séparer de la seule chose qui me rattachait à l'unique personne qui ne m'ait jamais réellement aimée était à la fois déchirante et impensable.

Avant de mourir, ma grand-mère avait tenu à me léguer son domaine de campagne, reçu d'un ancêtre de sang royal. Elle aimait profondément cette propriété et, pendant des années, elle avait tout fait pour lui rendre son éclat d'antan ; mais les travaux n'en finissaient jamais et, chaque année, surgissait toujours un nouveau problème à résoudre.

L'argent était désormais épuisé et trouver un travail devenait de plus en plus difficile, d'autant plus que j'avais du mal à conserver un emploi plus de quelques mois.

« Et en plus, maintenant tu es la secrétaire d'un dentiste ! » poursuivit Yvette en essayant de mettre en valeur ce dernier travail que j'avais trouvé et que j'avais commencé à peine deux jours plus tôt.

« Oui, vous avez raison ! Je ne dois pas me laisser décourager. Après tout, je suis une femme de vingt-sept ans, indépendante, avec un excellent emploi, une maison qui ferait envie à n'importe qui et, chose encore plus importante, j'ai deux amies merveilleuses que j'adore et qui m'aiment », déclarai-je.

« Nous serons toujours là pour toi, Lucille ! » me rassura Yvette en me serrant fort dans ses bras, aussitôt imitée par Margot.

« Et puis tu as aussi toute une ribambelle de beaux mâles prêts à te protéger et qui font la queue derrière cette porte en attendant de te sauter dessus », s'exclama Margot en riant.

En effet, juste derrière la porte, on pouvait entendre plusieurs gémissements étouffés.

En un instant, je l'ouvris en laissant entrer ma petite tribu de poilus qui remplissaient chaque jour ma vie de bonheur.

« Aramis ! Byron ! Lupin ! Chucky ! » criai-je de joie, tandis que mes amies se plaçaient devant moi pour empêcher les chiens de me sauter dessus et de salir et abîmer ma robe.

« Aramis, cette robe m'a coûté les yeux de la tête ! Malheur à toi si tu t'approches ! » le gronda Yvette en tentant d'éloigner le vieux berger des Abruzzes, tellement sourd qu'il n'entendait absolument rien.

« Toi aussi, Byron. Inutile d'essayer de m'attendrir », renchérit Margot en se penchant pour câliner le vieux petit chien qui traînait ses pattes arrière, aidé par un chariot qui les soutenait mais limitait fortement ses mouvements.

Seul Lupin réussit à se faufiler entre nous, malgré sa démarche claudicante due à l'absence d'une patte avant.

« Margot, Lupin a une passion pour le fond de teint », ricanai-je en voyant combien Lupin s'appliquait à me lécher tout le visage.

« Non, Lupin ! J'ai mis une heure à la maquiller ! Dégage, chenapan ! » le gronda Margot, qui s'était entre-temps laissée distraire par Chucky, encore affaibli par une bronchite attrapée après avoir passé plusieurs jours à jouer dans la neige. Il avait désormais quatorze ans et tombait malade de plus en plus souvent. De plus, depuis la disparition de Cabret, son compagnon de jeux, il semblait s'être encore davantage abandonné à la vieillesse.

Après la mort d'Aaron, devoir supporter aussi celle de Cabret, survenue il y a à peine deux mois, avait été extrêmement difficile pour moi aussi. Il ne se passait pas un jour sans que je cherche du regard ces deux grands chiens blancs et noirs, toujours affectueux et toujours affamés.

« Tu continueras à souffrir si tu ne te décides pas à choisir un chien jeune et en bonne santé », avait essayé de me dire un jour Marie, la responsable du refuge où j'avais l'habitude de me rendre chaque Noël pour adopter un chien, depuis que j'étais restée seule. Mais cependant, je choisissais toujours le chien le plus vieux et le plus malchanceux du refuge, dans l'espoir de lui permettre de finir ses jours de la meilleure façon possible.

À chaque fois, je demandais « le chien que personne ne voudrait », celui qui avait été abandonné, jeté comme un déchet parce qu'il était trop vieux ou trop malade pour recevoir encore de l'amour de sa propre famille. La vérité,

c'est que je me sentais comme eux : chassée de chez moi parce que je ne servais plus à rien. Je n'aurais jamais pu oublier le jour où ma mère m'avait mise à la porte parce que je n'arrivais pas à m'entendre avec son nouveau compagnon et la fille de celui-ci.

Elle n'avait pas passé ne serait-ce qu'une minute à essayer de comprendre mes raisons ni le malaise que je ressentais en me retrouvant reléguée au second plan pour faire place à des étrangers qui, en un instant, m'avaient arraché l'affection du dernier parent qui me restait, ainsi que toutes mes affaires, que je m'étais soudain retrouvée à devoir tout partager avec une demi-sœur envahissante et autoritaire.

Mais hélas, à leurs yeux, la faute était toujours la mienne. J'étais celle qui avait le sang chaud, celle qui était en colère contre le monde entier, celle, égoïste, qui voulait tout pour elle...

Ces pensées me frappèrent comme un coup de poing dans l'estomac.

Huit années avaient passé depuis lors et, après une première année de tentatives de réconciliation, j'avais compris que tout était désormais terminé. Je ne pourrais plus jamais récupérer ma famille.

Sept années s'étaient écoulées depuis la dernière fois que j'avais vu ou entendu ma mère, son mari Hubert ou Nicole.

Sept années sans la moindre rencontre fugace ou fortuite. C'était la preuve de l'immensité de Paris et de la distance qui me séparait de leur réalité.

Et pourtant, après tout ce temps, j'étais là, devant le miroir, à me préparer à fêter le réveillon de Noël avec eux, à la suite de l'appel téléphonique inattendu de Nicole, qui m'avait annoncé vouloir tirer un trait sur le passé et réunir la famille.

Margot soutenait que c'était précisément cet appel qui m'avait mise dans un tel état, au point de devenir la victime d'une colique atroce qui avait duré plusieurs jours.

« Vas-y et envoie-les au diable ! » me souhaitèrent Margot et Yvette en m'accompagnant le long de l'allée de la villa, que j'avais déblayée de la neige, jusqu'à ma petite et vieille Peugeot.

2

J'avais préparé un long discours d'encouragement tout au long des deux heures de route, tandis que je parcourais le chemin qui me menait à la maison où j'avais passé toute mon enfance et mon adolescence. Et pourtant, en appuyant mon doigt sur la sonnette, je me rendis compte que je tremblais.

Quelques secondes plus tard, j'entendis la porte s'ouvrir et, pour la première fois depuis sept longues années, je revis ma mère.

Elle avait quelques rides de plus, portait les cheveux attachés et un ensemble en cachemire rouge et blanc qui, associé aux trois rangs de perles blanches autour de son cou, lui donnait une allure très bourgeoise. Elle n'avait pas tellement changé.

« Bonjour, maman », parvins-je tout juste à dire, incapable de me souvenir de tout ce que j'avais pensé lui dire lorsque je la reverrais.

« Oh, ma chérie, entre ! Dépêche-toi, ils sont déjà tous à table ! » s'exclama-t-elle d'une voix aiguë et faussement enjouée qui me cloua sur le seuil. Elle m'avait appelée ma chérie et se comportait comme si nous nous étions vues deux jours plus tôt et comme si nous ne nous étions jamais disputées. C'était comme si, durant toutes ces années, la seule personne à avoir éprouvé du ressentiment, de la colère ou de la douleur, ç'avait été moi.

J'étais blessée. Blessée par cette attitude d'indifférence alors que, au fond, je n'aurais voulu l'entendre me dire qu'une seule chose : combien elle m'aimait et qu'elle avait eu tort, des années auparavant, de me préférer sa nouvelle famille.

Avec un mélange de stupeur et de déception, j'entrai et ôtai lentement mon manteau.

« Mon Dieu ! Mais où étais-tu passée ? » glapit-elle, choquée en remarquant les poils de Chucky et Byron accrochés à l'arrière de mon manteau.

« Oh, rien. Ce sont mes chiens. Ils ont dû dormir dessus », répondis-je en haussant les épaules. J'étais désormais si habituée à me retrouver couverte de poils de chien sur chaque vêtement que je n'y faisais même plus attention.

« Bonjour, Lucille », me salua le mari de ma mère en me tendant la main.
« Bonjour, Hubert », répondis-je en la lui serrant. Au moins, lui ne faisait pas semblant que l'éloignement de ces dernières années n'avait jamais existé

« Viens, Lucille. Il y a Nicole qui meurt d'envie de te voir », intervint ma mère en m'accompagnant dans le salon, décoré pour Noël d'un immense sapin alourdi de décorations, de guirlandes dorées et rouges et de lumières colorées qui s'allumaient par intermittence.

Sur le long bahut à droite du canapé se trouvait une vaste crèche, garnie de figurines de toutes sortes, toutes tournées vers l'étable où se trouvait la Nativité.

« Depuis quand ma mère est-elle devenue catholique ? » me demandai-je, me rappelant n'avoir jamais vu de crèche dans cette maison auparavant. De plus, chaque surface avait été ornée de compositions élaborées de houx, de baies rouges, de pommes de pin, de bougies parfumées et de neige artificielle.

Je franchis d'un pas incertain la porte de la salle à manger et, sur la gauche, je découvris une table immense, dressée avec de la vaisselle, des verres et des décorations dorées, comme si le roi Midas était passé par là en touchant chaque chose.

Très vite, mon attention fut attirée par les deux seules personnes assises à table : Nicole, la fille d'Hubert, de mon âge et mon ennemie jurée depuis le jour où je l'avais rencontrée ; et un jeune homme à l'air familier.

« Lucille, comme je suis heureuse de te voir ! J'avais peur que tu ne viennes pas ! » s'exclama Nicole en venant à ma rencontre en arborant l'un de ses sourires faux et détestables que je me rappelais bien, trop bien.

« Excuse-moi d'être en retard, mais dehors il s'est remis à neiger et j'ai failli rester bloquée plusieurs fois avec la voiture », me justifiai-je en tentant de refouler cette rancœur que j'avais nourrie pendant des années et qui était toujours là, prête à me rappeler tout ce que cette femme avait réussi à me prendre.

« Oh, ce n'est pas grave ! Je veux te présenter mon fiancé, Xavier Blanc », s'empressa-t-elle d'annoncer avec enthousiasme, d'un geste de la main qui ne visait qu'à mettre en valeur sa bague de fiançailles, ornée d'un énorme diamant scintillant sous les lumières de la pièce.

« Lucy », murmura-timidement celui-ci en esquissant un sourire.

Lucy ? À part Margot et Yvette, cela faisait des années que plus personne ne m'appelait comme ça.

Je l'observai attentivement. Xavier était un homme très beau et séduisant, avec une épaisse chevelure châtain légèrement ondulée et deux magnifiques yeux verts qui me regardaient avec douceur et sympathie.

Lorsque mon regard s'attarda sur sa bouche, je sentis une légère bouffée de chaleur me monter aux joues. Cette bouche charnue et souriante était un véritable coup au cœur pour n'importe quelle femme.

« Vous vous connaissez ? » demanda Nicole en s'éclaircissant la voix, nerveuse.

« Tu ne te souviens pas de moi, n'est-ce pas ? » me demanda Xavier sans la moindre gêne.

« Je suis certaine de t'avoir déjà vu... », expliquai-je mal à l'aise. Je n'avais jamais été très physionomiste.

« En effet, cela fait cinq ans que nous ne nous sommes pas revus. Et par ta faute, je me suis même retrouvé avec une part de gâteau en pleine figure », dit-il en riant.

Cette phrase débloqua soudain ma mémoire.

« Mais bien sûr ! Xavier ! Tu étais le petit ami de mon amie Yvette ! »

« Exactement. »

« Pourquoi est-ce que je n'en savais rien ? » nous interrompit de nouveau Nicole, à deux doigts de commettre un meurtre.

« Je n'ai jamais pensé te parler d'une ex d'il y a cinq ans avec qui je suis sorti seulement quelques mois. Je ne me souviens même plus d'Yvette. »

« Mais tu te souviens de Lucille ! »

« Impossible de l'oublier, étant donné qu'à cause d'elle Yvette a rompu avec moi et que ma mère ne m'a pas adressé la parole pendant une semaine. »

« Ta mère ?! Elle connaît aussi Lucille ? »

« Oui, mais j'espère qu'elle a oublié cet épisode d'il y a cinq ans », dit Xavier.

« Xavier, tu ne serais pas en train de te moquer de Nicole, par hasard ? » intervint ma mère en se plaçant aux côtés de la jeune femme et en lui passant un bras autour des épaules dans un geste protecteur qui me donna presque la nausée.

Je regardai autour de moi et compris enfin que je ne faisais plus partie de cette famille. Désormais, j'étais une étrangère.

« Rassurez-vous, Chantal ! À l'époque, cela m'avait semblé être l'apocalypse, mais aujourd'hui j'y repense avec amusement. Je vous explique : Pascal, mon meilleur ami, sortait avec Margot. C'est lui qui m'a fait connaître Yvette. C'était une fille charmante et très belle. Notre histoire a démarré très vite et j'ai bientôt fait la connaissance de leur troisième amie, Lucille. Il était impossible d'en inviter une sans que les deux autres ne suivent. Puis arriva l'anniversaire d'Yvette et... », commença à raconter Xavier avant que je ne l'interrompe en éclatant de rire et en prenant la parole.

« Xavier et moi devions aller chercher le gâteau, pendant que Margot finissait d'accrocher les guirlandes pour la fête. Mais à la pâtisserie, nous nous sommes retrouvés à faire la queue et, pendant l'attente... oh mon Dieu ! Je ne me souviens plus très bien, mais... »

« Pendant l'attente, tu t'en es prise à une femme qui portait un manteau de vison. »

« Exact ! Cette sorcière portait une vraie fourrure ! Je lui ai dit tout ce que je pensais », me réjouis-je, fidèle à mon esprit animaliste déjà très fort à l'époque.

« Cette femme était ma mère », précisa Xavier en complétant ainsi la dernière pièce manquante du puzzle de ma mémoire.

Cette révélation fit sursauter tous les invités, sous le choc.

« Lucille, comment as-tu pu insulter la mère de Xavier ? » s'emporta ma mère.

« Premièrement : je ne savais pas que c'était sa mère. Deuxièmement : je déteste les gens qui tuent des animaux pour un objet sans aucune valeur. »

« Encore une animaliste ! Pascal ne suffisait donc pas ! » lança Nicole avec dédain.

« Pascal est un avocat engagé dans la défense des droits des animaux et il est président de l'association animaliste de Paris ! C'est un grand homme ! » dis-je en prenant aussitôt sa défense, étant donné que j'étais membre de cette association et que j'éprouvais une profonde estime pour Pascal Moreau.

« Ne t'en fais pas, ma chérie », ricana Xavier en s'adressant à sa fiancée, avant de se tourner de nouveau vers moi. « Lucy, tu dois savoir qu'entre mon meilleur ami et Nicole, le courant ne passe pas. Elle n'a toujours pas accepté le fait que je l'aie choisi comme témoin de mariage. »

« Pascal n'est qu'un fanatique ! Il a même exigé un menu végan au mariage, comme s'il était quelqu'un de spécial. »

« Moi aussi, je le suis... ou presque. Je suis végétarienne aspirant à devenir végane », m'immisçai-je en réalisant seulement à cet instant que je n'avais jamais informé Nicole de mon changement d'alimentation et que personne, ici, ne pouvait le savoir.

« Ça m'est égal ! Ce soir, tout le monde mange la même chose ! » éclata Nicole, furieuse de ce passé que Xavier et moi avions en commun.

« Je ne peux pas... », tentai-je de me justifier.

« Ne t'inquiète pas, Lucy. Moi aussi, je suis végétarien... Comment pourrait-il en être autrement après avoir partagé pendant des années une chambre sur le campus universitaire avec Pascal et ses vidéos terrifiantes sur ce qui se passe dans les abattoirs et les élevages intensifs ! Ce soir, je partagerai mon tofu avec toi. Une expérience nouvelle pour moi aussi, depuis que je fréquente Nicole », proposa Xavier.

« Avec plaisir. Merci », murmurai-je à peine, sous le regard meurtrier de ma demi-sœur.

« Mais au final, comment s'est terminée l'histoire du gâteau ? » demanda soudain Hubert, trop curieux de connaître la fin de l'anecdote.

« Une fois arrivés à la fête, Lucy est allée se défouler auprès d'Yvette en lui disant qu'elle sortait avec le fils d'une assassine de visons et qu'il n'avait même pas daigné la soutenir dans son combat contre cette injustice.

Résultat : je me suis retrouvé avec ma part de gâteau écrasée en plein visage par ma petite amie, qui me hurlait que c'était fini entre nous et de rester loin d'elle et de ses amies », conclut Xavier, amusé par cet emportement typique de la jeunesse

« Tu devrais me remercier. Sans moi, tu serais peut-être encore avec Yvette aujourd'hui et, toi, tu n'aurais jamais connu Xavier », dis-je pour détendre l'atmosphère en m'adressant au couple.

« Nous nous serions rencontrés de toute façon, puisque nous travaillons tous les deux dans le cabinet d'avocats de son père », répliqua Nicole, nerveuse.

« Vous êtes avocats ? » demandai-je, surprise.

« Oui », répondit Nicole avec fierté.

« Je pensais que tu travaillais dans ce bed & breakfast près de Paris », dis-je en me tournant vers Xavier, qui baissa soudain le regard, voilé de tristesse.

« Mon père l'a vendu un an après la mort de mon grand-père », répondit-il prudemment.

« Je suis désolée », murmurai-je. Je me souvenais qu'il parlait souvent de reprendre l'activité de ses grands-parents.

« Et toi, Lucille ? Tu n'auras tout de même pas vendu le domaine de grand-mère ? » demanda Nicole à son tour.

« Non, jamais de la vie », répondis-je, irritée par ce ton frivole alors que cet engagement m'imposait des sacrifices constants. De plus, la colère monta en moi en entendant Nicole appeler Céline « grand-mère », alors qu'en réalité elles s'étaient toujours détestées. Céline était uniquement ma grand-mère.

En un instant, Nicole s'appropriä toute l'attention des convives en expliquant même à Xavier en quoi consistait « le domaine de la grand-mère ».

Pendant ce temps, ma mère apporta les différents plats à table.

Avec un déplaisir supplémentaire, je constatai à quel point elle se souciait peu de mon choix végétarien, puisqu'elle ne me demanda pas une seule fois ce qu'elle pouvait me proposer, contrairement à Xavier, traité avec des égards excessifs.

La seule personne à manifester un minimum d'intérêt pour moi fut précisément le fiancé de Nicole, qui partagea sans difficulté son repas avec moi entre légumes grillés, pommes de terre au four, tofu à la sauce soja, raviolis farcis au seitan et azukis mijotés.

La conversation, elle aussi, tournait sans cesse autour de personnes ou de sujets que je ne connaissais pas et, malgré mes efforts, je me retrouvais souvent à l'écart, refermée sur moi-même, à me demander pourquoi j'avais accepté cette invitation.

« Peut-être que les azukis sont trop cuits. Tu n'aimes pas ? » Xavier rompit mon isolement en me ramenant à la réalité.

« Non, non. Ils sont délicieux. C'est juste que je me remets à peine d'une mauvaise grippe et je n'ai pas très faim. »

« Ou peut-être parce que tu es habituée à la cuisine de Margot. Je me souviens qu'elle était une cuisinière formidable. »

« Elle l'est toujours ! »

« A-t-elle finalement ouvert le restaurant dont elle rêvait ? »

« Non. En réalité, elle travaille dans le magasin de carrelage et revêtements de son père » répondis-je en grimaçant, sachant combien Margot détestait

ce travail. Elle haïssait passer ses journées à vendre des carreaux alors que son rêve était de cuisiner.

« Et Yvette ? »

« Yvette s'occupe de la comptabilité d'un diocèse. »

« Elle s'y plaît ? »

« Oui, à part le fait qu'elle doive supporter des collègues odieuses et qu'elle ne puisse porter presque toute sa garde-robe, jugée scandaleuse » aurais-je voulu répondre, mais je me contentai d'acquiescer.

« Et toi, qu'est-ce que tu fais ? »

« Je travaille dans un cabinet dentaire », répondis-je avec fierté.

« Lequel ? » demanda Nicole, soudain intriguée.

« Je travaille pour le docteur Bernard Dupont. »

Aussitôt, les visages de Xavier et de Nicole se figèrent comme des masques de glace.

« Ai-je dit quelque chose de travers ? Vous le connaissez ? » demandai-je, alarmée.

« Nous sommes ses avocats », répondit Nicole en tentant de reprendre le contrôle.

« Ah oui ? Pourquoi donc ? Il a plombé la mauvaise dent ? Ou il a porté plainte contre un patient qui l'a mordu ? » tentai-je de plaisanter.

« Non. Il fait l'objet d'une plainte pour harcèlement sexuel sur le lieu de travail », répondit gravement Xavier.

« Et vous devez le défendre contre cette accusation ? » demandai-je, bouleversée par cette révélation. Je savais que son ancienne secrétaire était partie dans de mauvaises conditions, car j'avais entendu courir des rumeurs sur une prétendue relation entre eux. Bernard m'avait rassurée en m'expliquant que, malheureusement, la femme était mariée et que son mari avait découvert leur liaison, ce qui l'avait contrainte à quitter son emploi pour sauver son mariage.

Je l'avais cru, même si j'avais remarqué qu'il cherchait la moindre occasion de me toucher. Sa proximité me mettait mal à l'aise, mais je ne pouvais pas me permettre de perdre mon travail, car il me restait encore une dette à régler pour les derniers travaux d'étanchéité et d'isolation thermique effectués dans l'aile est de la villa, dont les murs étaient envahis par la moisissure à cause de l'humidité et de l'absence de chauffage dans cette partie de la propriété.

« Le procès n'a pas encore commencé, mais les chefs d'accusation sont lourds et étayés par certaines preuves. Toutefois, nous tentons d'obtenir un accord avec la partie adverse », révéla Nicole.

Parfait. Je venais d'annoncer à ma famille que je travaillais pour un harceleur sexuel !

Je regardai ma mère, mais elle était occupée à décortiquer des langoustines à la sauce citron. Elle ne semblait même pas avoir écouté la conversation.

« Peut-être... vaudrait-il mieux que tu cherches un autre emploi », me proposa prudemment Xavier.

« J'y réfléchirai. »

You've Just Finished your Free Sample

Enjoyed the preview?

Buy: <http://www.ebooks2go.com>